

sons, je te donnerai une belle pièce de vingt sous.

—Je veux bien, mais faudra que j'aie avec vous, répondit l'enfant sans hésiter.

—Ça nous va. Nous partirons quand tu auras fini de souper.

—Oh ! je mangerai bien mon pain en marchant, dit le gamin en sautant sur ses pieds.

—C'est singulier comme il est pressé de nous conduire, pensait Roger quand il sentit que le colporteur lui glissait dans la main un objet qu'il venait de ramasser et qui avait dû tomber de la poche de l'enfant.

Il se leva et se tourna sans affectation pour examiner ce que Pierre Bourlier venait de lui remettre mystérieusement.

C'était un thaler prussien.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

COUR D'ASSISES DE LA VENDÉE

L'ASSASSINAT DU VIOLONEUX

Le soir du 22 août 1878, vers neuf heures, un vieux mendiant infirme, très-connu dans le pays sous le nom de père Génot, suivait péniblement la route qui mène du village des Filées aux Sables-d'Olonne. Il faisait une nuit chaude, se-reine, la ville était encore loin, et il était bien las ! Désespérant de pouvoir se traîner jusqu'aux Sables, le père Génot avisa un bouquet de bois qui se trouvait à l'entrée du village et une petite maison isolée, assise à la lisière et entourée de meules de paille. Il enleva quelques bottes de l'une de ces meules, s'installa une sorte de lit et, enveloppé dans son grand manteau rapiécé, ne tarda pas à s'endormir profondément.

Il y avait déjà quelques heures qu'il sommeillait quand un bruit de voix et de feuillage froissé l'éveilla soudain. Le vieux mendiant se souleva doucement, et, bien caché derrière sa meule, prêta l'oreille.

Un homme et une femme s'approchaient. Celle-ci alla écouter à la porte de la ferme, regarda attentivement autour d'elle, et, satisfaite sans doute de son examen, revint à l'homme, qui l'attendait à l'entrée du bois. Le père Génot entendit qu'ils échangeaient quelques mots : "Au deuxième arbre.—Non, au troisième, il est plus haut !" L'inconnu grimpa aussitôt sur un orme assez élevé, s'assura de la solidité d'une branche, et le mendiant vit distinctement qu'il y fixait une corde très-forte, terminée par un nœud coulant. Puis, l'homme descendit.

La femme resta en observation auprès de l'arbre ; l'homme se perdit dans la nuit.

Dix minutes environ s'écoulèrent ; l'inconnu reparut alors, suivi d'un second homme. Tous deux portaient un lourd fardeau. Le mendiant se dressa, presque debout, sur son lit de paille ! Un spectacle singulier l'attendait. Le lourd fardeau que les deux hommes apportaient était un homme ; le corps était inerte ; la tête retombait sur la poitrine, les vêtements étaient en lambeaux et ensanglantés.

Les deux inconnus s'approchèrent de l'arbre où pendait la corde, avec son nœud coulant tout prêt. Ils soulevèrent l'homme qu'ils portaient, le mirent presque droit et lui passèrent autour du cou le nœud coulant ; enfin ils hissèrent la corde. Le père Génot entendit un dernier cri, il vit la convulsion suprême du mourant, puis le cadavre se balança inerte entre les branches. Les deux assassins s'éloignèrent en courant.

Quelques mois avant ce drame étrange, le village des Filées-d'Olonne, en deuil de son vieux ménestrier mort, avait fêté l'arrivée d'un nouveau violoneux. Le nouveau-venu s'appelait Cougnaud, et il venait de la Haute-Vendée, avec sa femme, admirablement jolie, et son jeune fils, âgé de neuf ans. Cougnaud était un brave garçon, bon et doux, toujours de bonne humeur, et qui s'était fait rapidement une belle clientèle, beaucoup d'amis.

Mais pendant que l'excellent homme parcourait consciencieusement la campagne, égayant les noces et les baptêmes, de singulières choses se passaient chez lui.

Mme Cougnaud était devenue la maîtresse d'un jeune homme récemment sorti

du service. Ce jeune homme n'était pas beau, il était très-pauvre, il avait un vilain nom : il s'appelait Papavoine, et il fit un vilain métier. Lantier de village, il semble avoir impudemment exploité la passion qu'il avait inspirée à la femme du violoneux. Il s'implanta dans la maison en véritable maître, et l'argent économisé par le mari passait dans ses mains par l'intermédiaire de Mme Cougnaud, sans que le pauvre ménestrier osât intervenir. Faible et malingre, l'infortuné mari eut à souffrir plusieurs fois des violences de cet hôte importun. Cela est positif : Papavoine le battait. Alors, Cougnaud, sans défense et bien chagrin, quitta la maison, tout en larmes, et s'en allait, emportant son violon, essayant les quolibets, en butte aux épithètes les plus malsonnantes.

Pour comble de malheur, il arriva que ce garçon si doux et si inoffensif encourut, pour quelque question de voisinage, la haine d'un nommé Rétail, dresseur de chiens de son métier, et qui habitait près de lui. Ce Rétail, paysan vindicatif et brutal, ne se gênait pas pour dire que "le violoneux passerait par ses mains, avant qu'il fût longtemps, et au moment où il s'y attendrait le moins." Rétail, qui était très-pauvre et chargé de dettes, ne professait pas la même haine à l'égard de Mme Cougnaud, et il ne cessait de l'exciter contre son mari. Les choses en vinrent à ce point que ce malheureux ménestrier, battu par sa femme, battu par Papavoine, bafoué par tous ses voisins, était encore dénoncé comme maltraitant sa femme, alors qu'il fallut plusieurs fois l'arracher, demi-nu et tout sanglant, des mains de celle-ci.

Le 21 août 1878, après dîner, son père étant absent, le petit Charles Cougnaud, qui revenait de l'école, trouva, en rentrant chez lui, sa mère qui dansait avec Papavoine, épanouie d'une joie folle ! Quelques instants plus tard, Mme Cougnaud allait à son armoire, en tirait un portefeuille et, donnant plusieurs billets de banque à son amant : "Tiens, voilà, dit-elle, cent francs pour toi, et deux cent cinquante francs... pour les autres !"

Le lendemain, dans la nuit, le père Génot assistait dans le bois des Filées-d'Olonne à la scène si dramatique que nous avons racontée.

Le vieux mendiant alla, au petit jour, prévenir la gendarmerie. On détacha le pendu, et, le pendu, c'était Cougnaud, le peuvre ménestrier.

L'autopsie fut faite : on reconnut que le cadavre portait la trace des plus graves violences : à la tête, près de l'oreille gauche, une plaie profonde, produite par un instrument contondant ; à la gorge, une raie bleuâtre, marquée çà et là d'écchymoses. Ce malheureux violoneux avait dû être frappé en rentrant chez lui. On trouva, le long d'un petit chemin, son panier à provisions complètement vide, et son violon ! Sans doute il avait été assailli, blessé à la tête, puis étranglé. Après quoi, on l'avait pendu, pour faire croire à un suicide.

Quels étaient les assassins ? Mis en présence de la femme Cougnaud, de Papavoine et de Rétail, le vieux mendiant déclara formellement qu'il les connaissait pour les deux hommes, pour la femme qui avaient, dans la nuit du 22 août, si longuement préparé la mise en scène du suicide prétendu.

Ce témoignage, joint à d'autres présomptions graves, a eu pour conséquence le renvoi de la femme Cougnaud, de Papavoine et de Rétail devant la Cour d'assises de la Vendée.

Le procès a donné lieu à de longs débats. Me Demange est venu de Paris défendre l'un des accusés, Papavoine. L'attitude de la femme Cougnaud et des deux hommes est singulièrement énergique. Tous affirment avec audace leur innocence, invoquant des *alibi*, et répondant aux accusations du vieux mendiant par cette autre accusation : "C'est vous qui avez inventé toute cette histoire, parce que c'est vous qui avez commis le crime !"

On voit, dès lors, la physionomie d'un tel procès. Mais, sans vouloir nous attar-

der sur ces longs débats, nous croyons intéressant de noter une déposition saisissante, celle de Charles Cougnaud, le jeune fils du mort, appelé à témoigner contre sa mère :

M. le président.—Quel âge as-tu, mon enfant ?

—R. Neuf ans.

D. Sais-tu comment ton père a été tué ?

Voyons, tu as raconté quelque chose aux voisins de ta mère ?—R. Oui, monsieur.

D. Te souviens-tu de ce que tu as dit ?

L'enfant (après une longue pause). Je ne me rappelle pas.

D. As-tu entendu ton père rentrer la nuit qui a précédé sa mort ?—R. Non.

D. Mais, cette nuit-là, as-tu entendu rentrer ta mère ?—R. Oui. Elle a fait du feu.

D. Que t'a dit ta maman le lendemain, quand on lui a appris que ton père avait été trouvé pendu dans le bois ?—R. Elle a dit : "C'est Rétail, Papavoine et un ouvrier qui ont fait le coup."

D. T'a-t-elle dit qu'elle avait donné de l'argent ?—R. Elle a dit qu'elle avait donné trois cent cinquante francs pour faire tuer papa. Elle disait aussi qu'il ne mourrait pas d'une bonne mort ! (Sensation.)

D. C'est vrai tout ce que tu dis là, mon enfant, c'est bien vrai ?—R. Oh ! oui, monsieur, je lèverais deux fois la main que c'est la vérité. (Mouvement prolongé.)

BIBLIOGRAPHIE

Manuel pour le Jubilé accordé par N. S. P. le Pape Léon XIII à l'occasion de son avènement au Pontificat, renfermant la lettre apostolique de N. S. P. le Pape Léon XIII et le mandement de Mgr l'évêque de Montréal, des instructions et des prières pour la visite des églises, avec approbation de Mgr de Montréal ; brochure in-18 de 96 pages, 10 centimes franco par la poste. A Montréal, J. B. Rolland et fils, éditeurs-propriétaires, rue Saint-Vincent, Nos. 12 et 14.

Voici une brochure qui mérite une attention toute particulière de la part de tout bon chrétien, car les instructions qu'il contient sont de la plus haute importance pour le temps du Jubilé.

Mois du Sacré-Cœur de Jésus, par A. M. D. G., un vol. in-32 cartonné, 25 centimes. Montréal, J. B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Ce petit livre contient pour chaque jour une courte réflexion, une oraison jaculatoire, et l'on a ajouté à cette édition une visite au Saint Sacrement pour chaque jour du mois, les prières de la messe, etc., ce qui en fait le *vade-mecum* des âmes dévotes au Sacré-Cœur.

Petit mois du Sacré-Cœur ; pensées pieuses pour le mois de juin par l'auteur de *Paillettes d'or* ; jolie brochure in-32, prix 5 cents, franco ; la douzaine, 40 cents ; le cent, \$3.15, franco. Montréal : J. B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Ces pages ne forment pas précisément un livre, elles offrent simplement une réunion de mots portant tous pour titre : "Le Cœur de Jésus."

Ces pensées pieuses se divisent ainsi : Les tendresses du Cœur de Jésus.—Les desirs du Cœur de Jésus.—Les épreuves du Cœur de Jésus.—Les consolations du Cœur de Jésus.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédas, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédas se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

Il nous fait plaisir d'apprendre à nos aimables lectrices, que MADAME P. BENOIT vient d'ouvrir, au No. 824, rue Ste.-Catherine (près de la rue St-Denis), un magasin de marchandises de modes et de fantaisie, où elle tiendra toujours en mains un assortiment des plus variés d'articles de goût et de toilette, tels que rubans, frillings, bords, collets et poignets pour dames, garnitures pour chapeaux, plumes, fleurs, etc., spécialité pour ouvrages en laine de Berlin. Madame Benoit se chargera, comme par le passé, de la confection des robes, chapeaux, manteaux, etc., dans lesquels elle a une grande expérience, et ses prix seront des plus réduits.

MA PREMIÈRE CULOTTE

Il est une chose que chaque enfant envie quand il commence à marcher. Pour la petite fille, c'est sa première poupée ; pour le petit garçon, c'est sa première culotte. Par sa première poupée, la *gamine* révèle tous les instincts de la maternité à laquelle elle est vouée ; par sa première culotte, le *gamin* fait pressentir son rôle d'avenir. Porter culottes, c'est l'emblème de la force et de l'autorité : c'est être homme. Avoir sa poupée, c'est l'emblème de la tendresse et de l'amour : c'est être femme.

Nous n'hésitons donc pas à dire que l'homme et la femme se révèlent dans ces deux objets charmants : la poupée et la culotte. Il y a, cependant, une sorte de gens desquels on doit se méfier comme de la peste : c'est l'homme jouant à la poupée, et c'est la femme portant culottes. Oh ! qui que vous soyez, que Dieu vous préserve à jamais d'une pareille mégère ! Une femme qui porte culottes, c'est un ménage d'enfer. Il ne lui manque plus que de la barbe pour ressembler au diable. Un homme qui joue à la poupée, c'est un être incomplet. Il n'est ni homme ni femme, pas même Auvergnat. Nous en connaissons de ceux-là, et nous les plaignons. Ceci dit, permettez-moi de vous conter l'histoire de ma première culotte.

J'avais trois ans, c'est à dire que j'étais déjà vieux et grand. Gentiment vêtu avec toutes les broderies et les colifichets que le génie d'une mère sait trouver dans les ressources inépuisables de son amour, je n'étais cependant pas content. J'étais habillé en petite fille, et la plus grande insulte qu'on pouvait me faire alors, c'était de me dire : "Tu es une petite fille, tu portes une robe." Comme cela me mettait dans une colère comique, on s'avisait toutes les occasions pour m'insulter. J'avais beau supplier ma petite mère de me faire porter culottes, elle ne m'écoutait pas. Peut-être aurait-elle désiré pour son premier-né une fille, et croyait-elle la posséder en m'habillant ainsi. Les mères sont si saintement folles avec leurs enfants ! Mais non, la pieuse et sainte femme m'adorait, et, garçon et fille, elle m'aimait à la folie comme toute mère aime son premier enfant.

Un jour enfin, de guerre lasse, je fis de l'opposition. C'est peut-être ce qui m'a perdu. On m'habilla plus coquettement que jamais. Mes cheveux blonds frisés—hélas ! qu'ils ont changé depuis, ils sont drus comme une brosse de chien—étaient coiffés d'une toque écossaise ; de jolis souliers bleus, une ceinture de même couleur, une jupe et une corsage blancs composaient mon costume. J'étais plus éclatant de blancheur que M. de Gavardie, ce légitimiste immaculé. Quand je fus habillé, ma bonne me prit par la main et me conduisit avec tout le respect d'une duchesse promenant son petit chien. —Surtout, Julie, que l'enfant ne se salisse pas.—Après cette touchante recommandation maternelle—le jardinier n'aime pas vous voir flétrir ses fleurs—ma bonne et moi partîmes pour la promenade. On ne m'accuse pas d'être aristocrate, je la nomme la première. Arrivés sur la Place d'Armes où la musique militaire jouait, ma bonne me lâcha pour me laisser m'amuser avec les enfants de mon âge. Je croyais alors que Julie était passionnée pour la musique, mais depuis, j'ai acquis la certitude qu'elle regardait complaisamment la grosse caisse. Bonnes d'enfants et militaires sont aussi inséparables qu'Esope et sa bosse. Apercevant un groupe d'enfants, garçons jouant au cheval et petites filles jouant à la grande dame, je voulus me joindre aux premiers. Ceux-ci me chassèrent honteusement parce que j'étais en robe. Une charmante petite fille, Mathilde, dont je me suis rappelé les beaux yeux à l'âge de 18 ans—hélas ! encore une déception et une tristesse de ma vie !—me prit par la main et voulut me présenter à ces dames. Fi donc ! Je refusai brutalement et je m'isolai dans un coin. La tête basse, et prenant ma petite levée entre mon pouce et mon index, signe de la bouderie, je ruminais pensif le moyen d'avoir ma première culotte.